

# **DDRAIGH GOCH**

**Sébastien Votquenne**

Copyright : ©Sébastien Votquenne 2015  
ISBN : 979-10-227-0992-7

*A Biscotte, Fiona, Coquelicot,  
Gronx et Rock,  
mes extraordinaires lutins magiciens...*



## Prologue

Bien avant l'affaire qui nous concerne, il était entendu que le Professeur Edgar Ben Bira était un monsieur farfelu voire carrément bizarre. On pouvait l'appeler Maître, Monsieur Edgar, ce cher Edgar, Ed, le fou du labo 14, papa ou mon fêlé de père, dans tous les cas, on fronçait les sourcils car il y avait dans les idées du Professeur Ben Bira ce petit quelque chose d'incompréhensible qui fait froncer les sourcils.

Le Professeur n'était pas méchant. Même maintenant, personne n'utiliserait ce mot pour parler de lui. Il y aurait des mots, c'est certain, mais pas celui-là.

Il n'était pas unique en son genre non plus : des gens étranges, il y en avait plein la salle des professeurs de l'université de Manchester ; on en croisait dans les couloirs bicentennaires de Withworth autant que dans les allées ultramodernes des bâtiments dédiés à la recherche scientifique. En fait, le bruit courait que si tu étais fou et intelligent, tu pouvais éviter l'asile en devenant professeur à l'université de Manchester. C'est ce qu'avait réussi le Professeur Ben Bira... mais de justesse !

Il n'avait pas tout réussi de la même manière. Edgar Ben Bira était un homme d'expériences en ce qu'il ne savait appréhender la vie qu'à travers des expériences. Il avait fait deux fois l'expérience du mariage –et deux fois aussi celle du divorce- et une seule fois celle de la paternité, ce qui avait eu des conséquences durables, il aurait dû s'en douter. Au rang des expériences qu'il avait menées à bien

ou à mal, le fils du Professeur était de loin celle qui lui avait échappé le plus : une sorte de réaction en chaîne comparable à la fusion nucléaire en un peu moins destructeur...

Le Professeur Ben Bira commettait des erreurs donc, comme tout le monde mais beaucoup quand même, et il s'en remettait toujours car il était très optimiste. Les choses, se disait-il, s'arrangeront forcément d'elles-mêmes. En général, ce n'était pas exact : les « choses », comme il disait, avaient plutôt besoin d'un sacré coup de pouce pour s'arranger. Mais enfin, l'optimisme du Professeur était parfois contagieux et ça, c'était important. Ben Bira avait le don d'émerveiller. Dans un monde gris, le nez rouge des clowns est comme un papillon sur de la cendre ; il donne de l'espoir.

Physiquement, le Professeur n'avait rien d'un papillon sinon le nœud parfois, quand il participait à un colloque. Globalement, il faisait piètre figure. Il cachait son âge sous une grande barbe poivre et sel et des cheveux hirsutes et donnait l'impression de vouloir remettre au goût du jour le look de Darwin au-dessus d'un pull violet ou d'une chemise à carreaux. Il n'était pas vieux mais il avait l'air vieux et il garderait cet air vieux jusqu'à devenir vieux pour de bon. Sa dégaine était si rétro aux yeux de son fils que ce dernier se demandait si le Professeur n'avait pas tout simplement été balancé à notre époque par une machine à remonter le temps. À l'école, c'était tellement la honte qu'il interdisait à son père d'approcher à moins de cent mètres du porche.

Ben Bira ne souffrait pas trop de cela. Il ne souffrait jamais beaucoup. Il y avait toujours quelque part une éprouvette ou l'autre pour lui remonter le moral. Et ce sourire intérieur bien sûr qui, disait-il, lui avait été offert par une fée le jour de son anniversaire quand il avait quatre ans... ou cinq... ou trois... enfin, ça dépendait des versions... Bref, ce sourire intérieur reprenait toujours le dessus sur tout. C'était un peu comme une assurance bonheur.

Et puis, il y avait les histoires. Le Professeur Ben Bira avait toujours baigné dans des histoires, celles de sa mère d'abord, puis

celles puisées par centaines sur les étagères des bibliothèques, les siennes enfin, celles qui étaient nées dans son esprit et qu'il avait racontées maintes fois à son petit garçon du temps qu'il était petit et dont il avait réussi à faire, par un merveilleux et inimitable travail de l'esprit, une science.

C'est important, ça, son amour des histoires. Ça explique beaucoup de choses...

Par exemple pourquoi Silice tremble dans le noir.

Pourquoi elle cherche quelque part dans son corps une aptitude à pleurer.

Pourquoi ses yeux sont rouges de peur, une peur qui ramène la colère à la surface, grande, déferlante.

Pourquoi, dans un instant, il risque de se passer quelque chose d'irréversible au cœur du noir et du fracas...

Je ne suis pas une méchante fille, se répète Silice. Je ne suis pas une méchante fille. Mais elle voudrait pouvoir rejoindre Mervin et l'entendre le lui dire avec conviction. Mervin lui manque. Tout ce qu'elle a connu depuis sa naissance lui manque, là, dans cet instant, pendant qu'elle tremble, les yeux rouges de peur et de colère, et que face à elle, la porte, la lourde porte en métal vert du hangar, assourdit à peine le tumulte des hommes armés qui la cernent.

Autour du carré noir de la porte, une lueur blanche se faufile à travers les interstices des gonds, entre les plaques de tôle, qui la cherche. On dirait que l'enfer et ses démons se sont rassemblés juste là de l'autre côté pour mettre fin à ses jours.

Je ne suis pas une méchante fille, gémit-elle en cherchant toujours les larmes. Elle n'a pas plus de voix qu'un chiot. Elle a beaucoup crié, elle a beaucoup soufflé. Sa gorge lui fait mal et elle a un goût affreux sur la langue. Elle souffre de partout mais elle ne veut pas mourir ; elle ne veut pas mourir pour autant !

Elle cherche une bouée de sauvetage dans ses pensées. Il va falloir faire quelque chose et tout de suite ! Mais au lieu de lui donner

une solution, l'esprit de Silice s'évade à sa façon, la plonge plus profondément dans ses souvenirs. Elle pense à Cairn, elle pense à Lianna, elle pense au Professeur, elle pense à Mervin, elle pense au ciel d'Ecosse et à la caresse du vent. Elle pense aux dragons... On dit qu'à l'instant de mourir, votre vie entière défile sous vos yeux en quelques secondes. Silice n'est pas en train de mourir, pas encore, et nous avons besoin de plus de quelques secondes. Nous avons besoin de temps pour raconter son histoire... Depuis le tout début.



## **PREMIERE PARTIE**

### **LE PROFESSEUR**



# Chapitre 1

## Passé l'âge

Ce n'est pas toujours facile de décider du moment où débute une histoire. D'une certaine manière, une histoire n'a pas vraiment de début, ni de fin d'ailleurs : on ne fait jamais que raconter des morceaux, des petits bouts perdus entre un autre début et une autre fin.

Cette histoire-ci, nous aurions pu la commencer un jour d'anniversaire avec la visite d'une fée à un petit bonhomme de quatre ou cinq ans (ou trois) nommé Edgard et au cadeau qu'elle lui fit d'un sourire pour toujours. Néanmoins, et bien que le sourire d'Edgar Ben Bira ait en effet survécu à toutes les catastrophes, rien n'indique que cette histoire de fée soit authentique. Il n'y a pas eu de témoin et il en existe tellement de versions différentes, toutes racontées par le Professeur lui-même, qu'on peut raisonnablement douter de sa véracité.

Alors que l'histoire que nous allons maintenant évoquer, elle, est totalement vraie...

Elle commence -ou plutôt, nous la prenons en route- un autre jour d'anniversaire, pas celui d'Edgar mais celui de Mervin, son fils.

Aujourd'hui, Mervin a quatorze ans

Et son père

Qui ressemble au Père Noël

Vient de lui offrir un doudou...

Un DOUDOU ! Le jour de ses quatorze ans !

Ce n'est pas que le doudou soit moche, il a toutes les qualités du bon doudou : il est doux, plutôt rigolo, un peu de guingois, on peut l'écraser dans la main, le « puncher », lui sucer l'oreille et tout mais quand même ! Quatorze ans, quoi ! Auriez-vous réagi autrement qu'en clamant haut et fort « je ne suis plus un bébé ! » ?

Mervin est en colère. Pratiquement depuis sa naissance, il est en colère contre son père. Il déteste son prénom, qui était le choix de son père parce que ça faisait référence à la légende de Merlin et... « Papa, j'm'en fous ! Il est nul, ce prénom ! » Il déteste que son père ait l'air vieux comme une photo en noir et blanc. Il déteste que son père ait quitté sa maman. « Hum, en fait, c'est ta mère qui est partie... » « Comment voulais-tu qu'elle reste ? » répond Mervin et c'est subtilement vu. Et ainsi de suite...

Et là, Mervin déteste son cadeau.

Edgar Ben Bira ne se démonte pas pour autant.

- Ce n'est pas un simple doudou, Merv'. Il représente le véritable *Ddraig Goch*, le dragon rouge qui sema la terreur sur le Pays de Galles au temps des Celtes et regarde, il porte un authentique fragment d'écaille sur le front. Tu le vois ? C'est très rare, les écailles de dragon...
- Punaise, papa, c'est juste une coquille d'huître ! Comment tu peux être aussi... naïf ? C'est un chiffon avec un bout de coquille d'huître ! Mes copains reçoivent des consoles de jeux ou des rollers pour leur anniversaire ; pourquoi moi, je dois recevoir des peluches pourries ?
- Tes copains ne savent pas ce qui est bon pour eux, rétorque gentiment le Professeur.
- Et toi, tu crois que tu sais ce qui est bon pour MOI ? crie Mervin, furieux, en balançant son dragon en peluche à travers la pièce.

La porte claque. Mervin n'est plus là.

- Oui, je crois... répond piteusement Edgar Ben Bira.

Edgar le papa reste seul dans le salon, assis, un peu prostré, l'air triste. Le doudou gît dans un coin et le regarde d'un œil ; l'autre

œil regarde autre chose. Devant cet air de reproche, le Professeur croit bon de se justifier :

- Je sais, j'aurais dû te prévenir qu'il était un peu rebelle. Un dragon de ta trempe ne doit pas apprécier d'être éjecté comme ça. Si seulement sa mère y croyait un peu de son côté... Elle a le tour, elle ; elle le convaincrait en un rien de temps. Elle croit bien au pouvoir de *Monsieur Propre*, pourquoi pas aux dragons ?

Le professeur se lève, ramasse l'assemblage de tissus et caresse d'un doigt le morceau de nacre sur le front de la peluche.

- Tu aurais dû voir combien ses yeux brillaient quand il était petit. Je voyais presque les créatures magiques vivre dans ses pupilles quand je lui racontais des histoires. C'est malheureux qu'il n'y croie plus.

Edgar Ben Bira fronce les sourcils, prend un air résolu.

- Je ne peux pas laisser faire ça ! La magie existe, le merveilleux existe, les fées existent (là-dessus, il retrouve son sourire éternel) ! Et je le lui prouverai, foi de savant fou !

Le doudou toujours en main, il quitte à son tour la pièce. Il court, monte l'escalier quatre à quatre, direction la chambre de Mervin.

- Merv', crie-t-il, ils existent, crois-moi ! Et...

Il ouvre la porte pourtant barrée d'un explicite « No Trespassing ». Mervin est étendu sur son lit, des écouteurs dans les oreilles, les pieds se balançant au rythme d'une musique qu'on entend à peine,

comme si elle sortait d'une discothèque de fourmis. Il lève déjà les yeux au ciel quand son père finit en baissant le ton :

- Tu n'es pas obligé de dormir avec...

Il pose le doudou soigneusement sur une chaise encombrée de vêtements fripés puis recule, se retire devant l'animal féroce et grimaçant qui a pris la place de son fils.

- Bon anniversaire, Mervin...

Son sourire demeure un instant dans la pièce après son passage. Mervin l'efface en ramenant un oreiller sur son visage et en montant le volume de son I Pad.

Le Professeur redescend discrètement l'escalier, comme quand il laissait son enfant endormi à la fin d'un conte. Il rejoint son bureau, s'y enferme pour réfléchir. À travers la porte, quelqu'un d'attentif pourrait l'entendre murmurer :

- Je suis sûr qu'il y a moyen.

## **Chapitre 2**

### **Encore un an...**

Tout ce qu'on peut dire de l'année qui suit, c'est que le Professeur passe beaucoup de temps dans son laboratoire à l'université. Il ne se produit rien de spécial mais rien de spécial, ce n'est pas sans conséquence : Mervin s'ennuie à mourir chez son père et a refusé deux fois de venir passer le week-end à son domicile (Mais maman, il est même pas là ! À quoi ça sert que j'y aille !) ; le Professeur a perdu son énième compagne qu'heureusement il n'avait pas eu le temps de demander en mariage ; il dort mal la nuit et même, souvent, il passe la nuit dans son labo et dort un peu pendant les cours... Dormir pendant les cours, c'est plus facile quand on n'est pas le Professeur qui donne le cours. Bref, ses collègues de l'université le regardent plus de travers que jamais et le recteur voudrait bien lui tirer les oreilles. Edgar Ben Bira évite donc soigneusement le couloir du rectorat.

Personne ne sait ce qu'il fabrique. Ça, ce n'est pas grave : à l'université de Manchester, comme dans toutes les universités, des savants qui s'enterrent pour sombrer dans d'obscures recherches, il y en a quelques-uns. Généralement, ou bien ils aboutissent à quelque chose de génial qu'ils résumeront en un millier de pages, ou bien ils deviennent gaga pour de bon et on les envoie quelques mois en repos forcé. Pour Edgar Ben Bira et alors qu'un an est presque passé depuis l'épisode du doudou, les paris sont ouverts : grande découverte ? Cure de repos ? Les avis sont très partagés. En tout cas, c'est pour bientôt : le Professeur a peut-être gardé son sourire habituel mais il a de plus en plus tendance à sourire les yeux fermés.